

J'aimerais que ce moment se déplie dans le temps

Une rencontre avec Catherine Contour

30/11/17

par Pauline Picot

C'est notre deuxième temps, à l'ENSATT, en compagnie de Catherine Contour. Le premier était une [journée d'exploration](#) intime autour des sensations naissant du hasard d'un groupe, d'un lieu, d'un moment. Celui-ci s'annonce plus formel, bien qu'ouvert : une floraison de chaises, et pas de place attirée pour celle dont on va recueillir la parole – et qui d'ailleurs, au cours de la soirée, changera de place comme on change de chaussures ou de point de vue sur le moment.

Des questions plutôt que des réponses

Catherine Contour, ou l'art de prendre vos attentes à rebours. Plutôt que de parler, celle-ci distribue de petits papiers sur lesquels chacun(e) inscrit « ce qu'il attend de ce moment », pour que nous définissions « ce que nous pourrions faire de mieux ensemble » dans ce temps bref arraché à nos journées frénétiques, pour que nous trouvions une modalité de rencontre qui soit « au plus ajusté, au plus accordé » à tous. Et c'est ainsi que le temps se dilate follement, absurdement, dangereusement. Peu après les nombreuses questions sont lues à l'assemblée : elles expriment une curiosité sur l'hypnose en elle-même ; une interrogation sur la possibilité de créer avec cet outil ; des inquiétudes sur la déprise du geste créateur ou la possibilité de continuer, en transe, à être ensemble au plateau. Catherine Contour ne répondra pas à ces questions. Sa parole, dévidée comme un écheveau calme pendant un temps non-mesurable, viendra parfois combler les questionnements comme des ricochets qui touchent juste, et parfois non. Mais finalement on s'aperçoit, quand ce moment touche à sa fin, que le soulèvement d'une question est une sensation plus précieuse que l'apaisement d'une réponse.

L'outil plutôt que l'état

Si l'ENSATT accueille Catherine Contour dans le cadre du projet Hypnose, ce n'est pas pour obtenir de celle-ci, qui maîtrise depuis des années le processus de transe, le secret d'un état dont le mystère attire toujours les curieux. En effet, la chorégraphe ne crée aucun mystère autour d'une transe hypnotique qu'elle ne sacralise pas, la désignant simplement comme « une certaine qualité de présence ». Et lorsque la chorégraphe convoque en elle cette qualité de présence, ce n'est pas simplement « pour y baigner » dans un plaisir d'initié. Une fois que l'on est parvenu à l'atteindre, il faut la cultiver, la travailler : trouver une certaine manière de l'appréhender pour en faire un outil à des fins artistiques. Comment l'état hypnotique peut-il amener dans un ailleurs de la création ? C'est cette question que soulèvent inlassablement les travaux de Catherine Contour. Les quelques petits fragments qui suivent, restituant les propos de la chorégraphe, tenteront de nous amener au plus près de sa pratique.

Avec plutôt que sous hypnose

Lorsque l'on évoque l'hypnose sans connaître les transformations que lui ont apportées les travaux de [Milton Erickson](#), tout un ensemble d'images inconsciemment recyclées du XIX^e siècle se présentent : parmi elles, la relation de domination qui préside à l'imposant cérémonial au cours duquel le sujet est *placé sous hypnose*. Or, les récents développements de l'hypnothérapie amènent à envisager désormais la transe hypnotique comme un processus créateur au cours duquel le sujet – qu'il soit patient ou danseur – s'abandonne librement à ses

associations d'images et d'idées, ouvrant ainsi en lui tout un pan de création spontanée. C'est donc *avec l'hypnose* que Catherine Contour et les « danseurs-chercheurs associés » travaillent, c'est-à-dire sur le sol mouvant mais doux d'un état différent où ils évoluent comme dans de l'eau, se laissant aller au gré de ce qui s'y présente. Concrètement, la chorégraphe propose aux danseurs des moments d'hétéro-hypnose – hypnose accompagnée par la parole d'un autre – dont les suggestions ouvertes les mettent, chacun à leur manière, « en travail d'imagination ». Après ce moment, chacun traduit ce qu'il a traversé par le dessin, le tracé ou l'écriture ; le récit de ce qui a été vécu peut également être enregistré. Puis vient la danse. Elle ne cherche pas à illustrer, à narrer ce qui a été vécu en hypnose ; elle vient plutôt comme une expression spontanée qui prend appui – comme sur un sol – sur ce qui vient de se passer. Accompagnés par Catherine Contour, les danseurs s'approprient petit à petit le processus de la transe hypnotique – processus dont ils pourront alors suivre seuls le cheminement lors des moments de présentations publiques.

L'ondulatoire plutôt que le continu

Sait-on lorsque l'on est en hypnose ? Peut-on être sûr qu'il s'agit bien d'hypnose ? Est-ce un état que l'on peut nommer, vérifier ? Lorsqu'on ne la pratique pas, on a souvent de l'hypnose une conception théorique binaire : soit on y est, soit on y est pas. Et comment savoir ? Qui me le dira puisque je suis seul dans mon corps ? Lorsqu'on commence à la pratiquer, il apparaît que la transe est un « processus ondulatoire », ténu, variable et dont on peut observer les modulations sans inquiétude, plutôt qu'un état continu qu'il faudrait chercher à maintenir à tout prix en se faisant le gendarme inefficace de sa perception. Ainsi, après l'abandon de la figure d'autorité exerçant sur le sujet ses pouvoirs fascinateurs, Catherine défend l'abandon de l'impératif hypnotique au profit d'un libre flottement perceptuel.

Une qualité plutôt qu'un style

Y'a-t-il un style Catherine Contour ? La danse amplifiée par l'outil hypnotique crée-t-elle un corps particulier, des gestes identifiables, une démarche reconnaissable ? Produit-elle une forme qui fera école ? Catherine Contour préfère à la notion de style celle de « qualité de présence » : la transe hypnotique crée une certaine qualité de présence qui enrichit la perception de l'espace, du temps et des personnes présentes. [Attachée au contexte dans lequel des propositions artistiques émergent](#) – un temps, un lieu, des gens – la chorégraphe n'imaginerait pas plaquer artificiellement ce qui advient *in situ* sur un autre cadre ; reproduire mécaniquement ce qui est apparu spontanément. N'y a-t-il pas, à privilégier ainsi la quintessence du présent, une sensation de perte artistique ? Pas si l'on lie cette pratique à une conception héraclitéenne de l'existence où rien ne repasse jamais – et que l'on parvient à tirer de cette sensation le plaisir vertigineux « que ça n'existe qu'une fois ».

Le cap plutôt que le projet

Cette inscription dans l'instant présent est un choix bien plus qu'il n'y paraît. Se mettre à l'écoute de ses sensations ; s'extraire d'un flux continu pour vivre une autre relation au temps ; briser la logique d'un lieu pour l'*habiter* : tous ces dérèglements d'un rythme imposé par la société constituent une position politique. Ne pas savoir ce qu'on va faire avant de s'y mettre... Il s'agit d'un luxe éthique que Catherine Contour défend contre la « [dictature du projet](#) », préférant plutôt la belle image du cap que l'on se fixe tout en s'autorisant à dériver – et en vérifiant par moment, en cours de route, que la destination choisie nous convient toujours. L'hypnose, politique ? « Une politique douce, mais qui engage fort. »